

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Après les fleurs, après les bouquets, après les fantaisies les plus originales, après les têtes décapitées du plus pur réalisme, voici que nos grands fabricants de tissus ont imaginé, pour décorer les étoffes nouvelles, de prendre dans l'armorial les animaux héraldiques des blasons de grandes familles. Il y a des damassés fort bien réussis, avec leur lion et leur griffon quasi-naturels, tels ceux de la Compagnie des Indes, dont nous vous avons parlé. Comme tenture, ces animaux régulièrement répétés en forme d'écusson fleuri, font on ne peut mieux et meublent une pièce; en costume, avec nos relevés, ils disparaîtront presque, à moins qu'ils ne se développent sur une redingote plate. La tendance qui nous porte vers les choses un peu excentriques fait adopter avec empressement ce nouveau tissu, et le premier couturier de Paris qui a osé en draper des costumes de ville, n'avait pas dû rêver le succès que les élégantes lui ont fait.

Le mantelet détrône enfin la visite! Nous voici donc sorties de cette espèce de *camisole de force*, nommée visite, et nous allons jouir de la pleine liberté de nos bras. Ce mantelet prend bien gracieusement les épaules; il cambre la taille par la couture cintrée du dos, se drape de quelques plis, d'autres à la saignée lui



Costume de visite en satin bronze et vieil or (devant et dos).
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

font dessiner comme une draperie-panier tout à fait coquette; les pans s'ornementent de diverses manières; les garnitures de dentelle avec des passementeries pour têtes, sont jolies. Il n'a pas la forme austère de



l'ancien mantelet à pans-étole; c'est un froufrou de nœuds, de dentelle, de ruban flottant, de chenille, de perles en jais d'une grâce séduisante. Que de charmants modèles nous avons été voir chez Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière! MM. Tissier et Bourély, successeurs, ont donné une grande extension à leur salon de confections; parmi les nouveautés que nous y avons vues, nous en avons noté quelques-unes pour vous les décrire. La sicilienne convient aux confections; sur cette jolie soierie à fines côtes toutes les garnitures ressortent bien.

Un mantelet en sicilienne est cintré au dos, avec une garniture de dentelle et une très belle passementerie en chenille qui forme comme des rosaces serties dans un cercle de perles en jais; sur les pans tombent les longues coques et pans d'un ruban fixé de chaque côté, et noué au milieu; beaucoup de dentelle au contour, devant et à l'encolure.

Un mantelet-visite en sicilienne est drapé à la saignée et au bas du dos; au contour, deux rangs de dentelle ne s'étageant que de trois centimètres, la dentelle haute de quinze à vingt centimètres; joli fouillis de dentelle sur les pans, et une dentelle en spirale très fournie, devant et à l'encolure.

La jaquette-corsage est bien certainement le petit pardessus préféré du printemps; elle se fait en toute étoffe, laine ou soie, unie ou à ramages, celle que nous trouvons particulièrement jolie est faite en soie brochée d'un petit dessin et se garnit, au contour, d'une multitude de ruchés en petite dentelle qui forment comme un galon mousseux, vaporeux et léger, de longues attaches en ruban de satin à l'encolure. Une autre garniture qui va bien sur la laine, c'est un haut galon fait de petites pendrilles en chenille avec olives également en chenille.

La redingote se modifie un peu, elle se rapproche de la capote du soldat par son dos qu'une coulisse serre à la taille; la jupe fait un double pli creux; le devant, aux épaules et à la taille, a plusieurs rangs de fronces fines, avec des attaches en ruban de velours; manche Valois. Cette façon s'accommode du drap léger, du cachemire de l'Inde et se double en satin écossais.

La pelisse plait toujours; on la fait en lainage foncé, broché de tons éteints, et on l'agrément de nœuds en ruban; nous pensons que le lainage à animaux héraldiques ferait bien. Le modèle qu'on nous a montré chez MM. Tissier et Bourelly est en tissu de laine bleu marine, brôché de bouquets aux tons fauves effacés, doublé en surah écossais, assorti de couleurs. La menotte, la jupe, la fente, sont rejetées en revers qui montrent la doublure; un col plat. Un large ruban en satin bleu marine flotte en coques et en pans sur la jupe; à la manche et à l'encolure, des nœuds très habilement chiffonnés.

La dentelle en soie, façon Chantilly, est très employée comme garniture de costume et de pardessus; on la préfère à la dentelle espagnole parce qu'elle est plus légère ruchée et plissée; mais froncée, cette dernière est préférable pour la raison contraire. Fichus, cols, guimpes, toutes ces fantaisies qui habillent un corsage montant ou décolleté, sont en imitations copiées sur les anciennes dentelles. Le point d'Alençon et la malines sont parfaitement reproduits et font bien en jabot, en coquillé; on ne peut rien trouver de mieux comme imitation. On fait des tulles appropriés chaque espèce de dentelle (fausse), ils servent de fond au fichu, quelle qu'en soit la forme, et cela compose une agréable fantaisie que l'on relève encore par des nœuds ou des fleurs.

La coiffure en cheveux a pris cet hiver une allure bizarre. Au bal comme en soirée, les jeunes femmes ont arboré des touffes de frisettes sur les tempes, le tout irrégulier, avec une raie de côté très prononcée; ces frisettes se prolongent derrière l'oreille, forment comme un tampon sur le sommet de la tête où elles vont se perdre; nous pourrions dire que la tête est tondu de près, car les cheveux de derrière sont coupés ras; quelle drôle de mode! C'est une importation américaine; gageons que nos charmantes Parisiennes vont l'acclimater! Qu'elles y fassent attention; c'est en acceptant des modes étrangères, d'une élégance souvent plus que douteuse, qu'elles perdront petit à petit le goût éminemment comme il faut qui distingue leur toilette et qui donne à nos modes un cachet inimitable.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99).

Costume de visite en satin vieil or et bronze. — Jupe en taffetas, couverte de bouillonnés en satin vieil or avec un plissé au bas. Tunique bronze; la draperie-tablier est plissée de plis remontants, fixés à gauche sur le lé de côté de la tunique, lé assez long pour être ramené dessus en façon de coque maintenue par un nœud; le pouf est chiffonné et se complète d'un nœud à coques monté sur la pointe du corsage. Un plastron en satin vieil or, froncé sous la poitrine, avec traverse bronze, orne le devant du corsage, et la manche, terminée par un bouillonné froncé vieil or, se rejette extérieurement en revers doublé de satin.

Costume en cachemire et satin myrte. — Jupe en taffetas, garnie d'un volant plissé d'un plis creux entre trois plis couchés, cette disposition répétée tous les cinq centimètres. La tunique en cachemire est coupée devant par une draperie plissée en satin; le tout joliment relevé des côtés; derrière, des pans en satin se mêlent au pouf. Casaque en cachemire, la basque ouverte derrière sur un plissé en satin. Une dentelle avec des coques en ruban posées dessus à distances égales; une poche à cheval sur la couture du dessous du bras, parement encadré de dentelle à la manche longue. Col officier.



Salomon sculpteur.

4408

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Orrouet, 2.
 Coiffures de M^{rs} BENOIT, s. r. d. Argenteuil - Etoffes en foulard des Indes de la COMPAGNIE DES INDES, 34, Bd. Haussmann.
 Chaussures de la M^{rs} KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil - Parfumerie de la M^{rs} GUERLAIN, 15, r. de la Paix.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4408

Costume en surah bleu angevin. — Jupe en taffetas, garnie de deux plissés, et couverte d'une jupe bordée de dentelle assortie, plissée de très fins plis. La polonaise a un plastron fermé de côté et disposé en bouillonnés tombants, genre Louis XIII. Chaque bouillonné a pour tête plusieurs rangs de fronces; sous le dernier rang le bouillonné est plissé de fins plis. Un ruché à l'encolure avec un long nœud cravate; les côtés de la polonaise sont relevés en plis remontants, maintenus sous le plastron et très enlevés près du pouf chiffonné. A la manche ronde, draperie-bracelet et dentelle. Collerette et sous-manche plissées. — Bas de soie écrus. — Souliers vernis. — Chapeau en paille assortie au costume; autour du fond, deux jarretières en velours fermées par des boucles; un pouf de côté. — Encas assorti à la toilette.

Costume en damassé, velours et satin marron doré. — Jupe en taffetas, garnie de deux petits volants en velours, montés à plis creux, et seconde



jupe en damassé plissée verticalement; le bord inférieur tombe comme un bouillonné, cette seconde jupe est coupée sur le côté de deux quilles en velours; tunique Louis XV retroussée en façon de paniers et chiffonnée en pouf. Le milieu du tablier a les plis coupés à 30 cent. de la taille par plusieurs rangs de fronces horizontales. Corsage-veste à basque échancrée sous la taille, avec un revers et des biais en velours formant le cintre sur la hanche. L'encolure est largement ouverte sur un plastron plissé, avec un col-châle qui suit la ligne du décolleté et un col arrondi rabattu; le corsage se ferme de côté, sous le plastron; trois rangs de boutons en regard. A la manche ronde, une draperie, plissée intérieurement, sort d'un poignet en velours; plissé tombant sur la main. Collerette et sous-manche plissées. — Bas en soie marron. — Souliers en cheveau mordoré. — Chapeau de paille marron garni de velours, des plumes rubis foncé sur le côté. — Gants de Suède.

Costume en cachemire et satin myrte. De madame Hubler.

CAUSERIE

VENTE DE LA MALMAISON



UN château historique des environs de Paris, qui a passé déjà par bien des mains diverses, vient d'être vendu aux enchères, et en ce moment la destruction le menace, s'il ne se trouve pas, pour le sauver, quelque amateur de grands souvenirs. En effet les annonces, les affiches de tous côtés répandues indiquent le morcellement de

ce qui reste du domaine autrefois impérial, divisé par lots de terrain où s'élèveront bientôt sans doute des villas bourgeoises, sur le modèle de toutes celles qui bordent déjà la route de Rueil. Avant cette profanation, nous avons voulu revoir le lieu auquel Bonaparte, premier consul, consacrait ses heures de loisir, où Joséphine, après le divorce, cacha sa tristesse et son abandon, où Napoléon, au lendemain de Waterloo, vécut les derniers jours d'angoisse qu'il lui était donné de passer dans cette France naguère si glorieuse sous ses auspices. C'est pour qui veut ré-

fléchir, un solennel et douloureux pèlerinage; il n'est pas déplacé dans les jours de pénitence que nous traversons. Nos lectrices, en le recommençant, n'auront jamais une meilleure occasion de réfléchir sur le néant des grandeurs humaines.

* *

De la gare de Rueil, il est facile d'atteindre en quelques minutes de promenade ou par le tramway à vapeur qui passe devant la propriété, cette vaste maison de campagne qui n'a aucun caractère seigneurial et semble inviter à l'intimité. Une belle avenue de platanes conduit à la grille principale; elle marque le chemin que prenaient d'ordinaire les voitures de Napoléon. Dès l'entrée on peut se faire montrer la place où l'empereur déchu, partant pour Rochefort, reçut, avec les adieux de la reine Hortense, un collier de diamants, ressource de l'exil, dernier et touchant témoignage du dévouement filial, nous dit M. de Lescure, en notant cette première station de l'apre calvaire de Sainte-Hélène.

La cour d'honneur est vaste et a grand air, — plus grand air que la façade à trois pignons qu'elle précède, et à laquelle une marquise rayée en forme de tente et soutenue par des faisceaux de piques, donne encore une physionomie toute militaire. Là descendaient les jours de *décadi* ou de *primidi*, que le premier consul appelait ses jours de congé, les hôtes de Bonaparte et de Joséphine; passant par le beau péristyle à colonnes d'où l'on découvre les jardins, ils se répandaient dans les appartements de réception aujourd'hui délabrés, remplis alors d'œuvres d'art; un billard reste encore scellé au sol. De la galerie qui fait suite aux salons, on arrive, en suivant un passage vitré, à la chapelle de style gothique, construite depuis par la reine Christine. De l'autre côté du grand vestibule se trouve la salle à manger, peinte en grisaille sous la direction de Percier, la salle du conseil, le cabinet de travail où demeurent presque intactes les bibliothèques et toute l'ébénisterie de Jacob, d'un goût sévère.

Évoquons dans ce cadre du rez-de-chaussée l'aimable figure de madame Bonaparte, vêtue de mousseline selon ses goûts créoles, souriante comme dans le portrait de Gérard, sur le grand divan jaune qu'entourent Bernardin de Saint-Pierre, Arnault, Ducis, Lemercier, Joseph Chénier, Méhul, Alexandre Duval, Volney, Andrieux, Picard, Colin d'Harleville, Girodet, Lesueur, Isabey, Chérubini, Désaugiers, et tant d'autres, beaux esprits ou artistes, auxquels venaient se joindre les courtisans de fraîche date gagnés par la maîtresse du lieu, à son époux alors triomphant en Égypte.

Les femmes ne manquaient pas : la comtesse Fanny de Beauharnais, la comtesse d'Houdetot, mesdames Bourdic-Viot, Caffarelli, Tallien, Regnault-Saint-Jean d'Angely et tant d'autres belles ou spirituelles personnes. Dans le salon de musique, aujourd'hui si étrangement triste avec ses colonnes d'acajou, se faisaient entendre la harpe inspirée, la voix enchantée de la future reine Hortense. Legouvé lut *le Mérite des femmes*, Bouilly déclama *l'Abbé de l'Épée*, au coin de cette cheminée de marbre dont les précieuses incrustations ont disparu. Puis, un peu plus

tard, quand le premier consul se plaît à la Malmaison au point d'y venir tous les huit jours, ses aides de camp, Murat, Junot, Duroc, etc., ses frères Lucien, Joseph, Louis et Jérôme, ses rayonnantes sœurs, sa mère, encore belle, font partie de la société du décadi.

1800, 1801, 1802 sont les années les plus joyeuses de la Malmaison.

La duchesse d'Abrantès a parlé des bals quasi champêtres où les grâces de Joséphine avaient tant de succès. M. de Bourrienne a raconté les représentations théâtrales où se distinguaient tout particulièrement Hortense et Eugène de Beauharnais. La première avait joué *Esther* selon la pure tradition de Saint-Cyr; elle fut une *Rosine* exquise dans le *Barbier de Séville*. Il y avait aussi des jours de silence et de recueillement, ceux que le premier consul passa dans cette bibliothèque où furent revés tant de grands projets, élaborés tant de puissants travaux, où s'agitèrent toutes les questions européennes, jusqu'à ce que Bonaparte eut transporté sa vie dans le cadre de Saint-Cloud, plus vaste et mieux approprié à sa fortune croissante.

Allons maintenant chercher au premier étage du château des souvenirs intimes : nous prenons, dans l'aile de droite, l'escalier qui conduit à l'appartement de Joséphine : ce petit salon garni jadis d'un meuble qu'elle avait brodé elle-même et où, certains soirs, le premier consul et quelques familiers jouaient au reversi, aux échecs, au trictrac, cette salle de bain, précédant la grande chambre ronde dont les tentures de pourpre et d'or ont, hélas ! fait place à la plus triste vétusté, cette chambre conjugale qui devint une chambre de veuve, après la tragédie du divorce, cette chambre funèbre où l'abandonnée exhala son dernier soupir en prononçant trois mots qui attestaient tous les déchirements d'une âme longtemps torturée : « Bonaparte!... l'île d'Elbe... Marie-Louise! »

Dans une autre chambre plus petite, l'empereur, avant Sainte-Hélène, passa des heures d'insomnie qui furent pour l'époux inexorable la plus dure des expiations.

Inutile de visiter l'appartement de la reine Hortense et les nombreuses pièces en fort mauvais état qui ouvrent côte à côte sur la même galerie. Depuis la chute du second empire, cette demeure qui appartient sous la Restauration à un banquier suédois, sous Louis-Philippe à la reine Christine, et que racheta depuis Napoléon III, n'a été ni réparée ni entretenue; tout l'intérieur serait à refaire, mais il importerait de se conformer le plus possible pour cette restauration, aux renseignements qui restent sur son aspect au temps du Consulat et de laisser à chacune des pièces que nous venons de décrire le caractère de l'époque.

Nous avons trop tardé à parler du parc, célébré par Delille dans son poème des *Jardins*, et que Joséphine, en l'achetant à M. Lecouteux, trouva si bien planté déjà et si bien arrosé d'eaux vives, au sein du charmant paysage que borne la Seine et duquel on découvre, au sommet d'un coteau boisé, les magnifiques aqueducs de Marly, Saint-Germain, le pont de Chatou, l'île de Croissy, Bougival, Louveciennes, les bois de la Celle, la partie la plus renommée enfin des environs de Paris.

La serre où Joséphine rassemblait avec amour les fleurs des tropiques, ses compatriotes immortalisées

par 1^o pinceau de Redouté, est devenu « le petit château »; bon nombre d'arbres précieux, soigneusement acclimatés, se mêlent encore aux belles futaies baignées par la plus jolie des rivières. Ils abritent les vastes pelouses où, aux premiers jours de sa cour naissante, Bonaparte jouait son rôle gaiement dans des parties de barres, organisées par de jeunes généraux, des dames de vingt ans et un essaim de charmantes jeunes filles, amies d'Hortense, élèves de madame Campan. A d'autres heures les longues allées étaient témoins des méditations solitaires, des promenades pensives du grand homme. On voit encore sur leur lisière le petit pavillon où il aimait à travailler, de même que le temple de l'Amour et la fontaine de Joséphine, auprès de laquelle celle-ci alla si souvent, au temps de sa disgrâce, rêver du passé à jamais évanoui. Honorée dans la retraite qui seule lui restait, elle y reçut la visite de souverains étrangers, on lui amena le roi de Rome qu'elle voulait embrasser, elle revit même l'empereur, auquel, dans son âme aimante, elle conservait un véritable culte, et qui répondait à sa fidélité passionnée par des égards.

Ce parc, qui pour les amateurs de jardins est simplement ombreux et pittoresque, a, pour les esprits amoureux d'évocations historiques, un charme intense, inexprimable et que tout l'or du monde ne peut payer. On en a déjà détourné quelques terrains, couverts aujourd'hui par des habitations particulières, on

pourra encore en retrancher plus d'un morceau dans le même but; mais nous souhaiterions vivement que les beaux arbres et les eaux riantes voisines du château fussent respectés comme le château lui-même; qu'une page d'histoire singulièrement expressive, un roman vrai, plus poignant que toutes les créations imaginaires, restât inséparablement uni à l'aspect charmant de ces coteaux que, bien avant le passage de Bonaparte et de Joséphine, célébrèrent Marmontel et Delille: le premier écrivit les *Contes moraux* dans l'asile aimable que lui offrait madame Harenc, alors maîtresse de la Malmaison; le second fait débiter au ruisseau de l'endroit des madrigaux à l'adresse de sa propriétaire en 1789, la comtesse du Moley. Madame Vigée Lebrun, à son tour, intercale agréablement la Malmaison dans ses *Souvenirs*.

Les mœurs élégantes de l'ancienne société française s'y maintinrent jusqu'à un certain point sous les auspices de Joséphine, aidée des conseils de mesdames de Genlis et de Montesson. Ce « Trianon du Consulat et de l'Empire », comme on l'a fort bien nommé, a eu plus d'un historiographe auquel nous engageons les futurs propriétaires à se reporter pour faire renaître dans leur domaine ces traditions d'hospitalité, de bienveillant et joyeux accueil, de charité inépuisable surtout qui caractérisèrent le règne gracieux de Joséphine au temps où elle n'était pas encore impératrice.

T. B.

Economie Domestique

HARENGS SAURS PANÉS ET GRILLÉS

Ouvrez-les par le dos et ôtez la tête, la queue et les arêtes; placez-les dans une terrine, versez dessus de l'eau presque bouillante, couvrez; les y laisser deux heures. Relevez-les, trempez-les dans du beurre ou de la graisse tiède, passez des deux côtés; retrempez et repassez avec des fines herbes mêlées à la panure. Faites griller et servez arrosé d'huile en abondance. Pour les mariner après les avoir fait blanchir, comme il est indiqué ci-dessus, on enlève la peau; l'arête et les filets se mettent dans l'huile d'olive où ils se conservent. On s'en sert pour la vinaigrette et en hors-d'œuvre.

COULIS D'ÉCREVISSES, CREVETTES, HOMARDS

Pilez-en les chairs cuites; passez en purée dans une petite casserole avec une cuillerée de velouté et une de bouillon, mêlez en ajoutant un morceau de beurre, un peu de poivre et de muscade.

..

SAUCE A L'HUILE ET AU VINAIGRE

Écrasez un jaune d'œuf dur dans une saucière et le délayez avec une cuillerée de vinaigre, sel, poivre, fourniture de salade hachée très fin; ajoutez deux cuillerées d'huile, délayez et servez. Si l'on aime l'échalotte, on peut en ajouter une, hachée très menu.

PENSÉES

Ceux qui croient n'avoir plus besoin d'autrui deviennent intraitables.

Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien.
Le comte de Maistre.

N° 1. *Pantalon en surah crème.*

Assorti à la chemise de nuit.

N° 2. *Chemise de nuit en surah crème.*

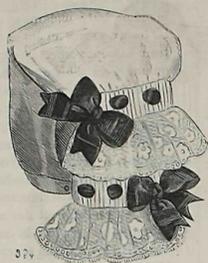
Des plis devant; un col plissé fendu à distances égales, pour passer un ruban de satin grenat que l'on noue devant, une dentelle au bas, que l'on prolonge en jabot largement coquillé. A la manche, volant de dentelle surmonté d'un poignet plissé dans lequel passe un ruban que l'on noue de côté.

N° 3. *Costume en tartan écossais bleu-violet et marine, avec veste en drap marine.*

Jupe plissée de plis creux séparés par trois plis couchés; ceux-ci posent l'un sur l'autre, dans le haut, pour donner dans le bas un très léger développement d'éventail; au bord un plissé marine. Tunique en tartan, très courte et drapée en pouf. Veste en drap marine fendue sur la hanche, avec deux rangs de ganses et des boutons posés horizontalement; un double pli à la basque du dos. Des ganses posées en brandebourg ferment la veste sur toute la hauteur. Au parement de la manche, extérieurement, ganses et boutons.

N° 4. *Costume en gaze et popeline bleu pâle et marine.*

Jupe en taffetas garnie de deux plissés en popeline et de bouillonnés en



N° 1. Pantalon en surah crème avec jarrettière en satin.*



N° 6. Jupen en mousseline laine bleu pâle.



N° 4. Costume en gaze et popeline bleu pâle pour soirée. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

tants. Les lés de derrière forment un pouf volumineux. Le corsage à pointe



N° 8. Camisole en mousseline-laine rose.

est ouvert en cœur, avec une draperie qui suit le mouvement du décolleté et se prolonge jusqu'à la pointe. Manche arrêtée au coude et terminée par une engageante en dentelle.

N° 5. *Costume de ville en popeline et damassé loutre.*



N° 3. Costume en tartan écossais, veste en drap, pour fillite. Modèle de madame Hubler.



N° 9. Col en velours avec cravate en gaze et dentelle faisant jabot.



N° 10. Tournure, de la maison de Plumet, 33, rue Vivienne.

N° 6. Jupen en mousseline laine bleue, garni

menterie, lesquelles passent sur le plissé qui fait le milieu du tablier. Petite draperie en popeline et pouf très chiffonné. Corsage à point orné de brandebourgs; un parement en damassé à la manche ronde.

Sous-jupe en taffetas terminée par un plissé en popeline. Une seconde jupe en damassé, plissée derrière de larges plis couchés, est ouverte devant, et les



N° 7. Jupen en taffetas noir orné de dentelle.

côtés, qui forment panneau plat, sont reliés par des ganses fixées à des plaques de passe-



N° 2. Chemise de nuit en surah crème.

de Mirecourt au contour; au dessus de la dentelle et marquant l'ourlet, un point anglais en soie grenat. Col brisé rabattu garni d'une dentelle surmontée d'un point anglais. Manche demi-pagode terminée par deux rangs de dentelle.



N° 5. Costume de ville en popeline et damassé loutre. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

de deux plissés rehaussés de dentelle, le second monté à tête.

N° 7. *Jupen en taffetas noir.*

Le bord est découpé en dents sur un plissé en taffetas, au bas duquel joue une dentelle espagnole. Les lés de derrière sont pincés en pouf par une coulisse en ruban.

N° 8. *Camisole en mousseline-laine rose.*

Façon vague. Dentelle de Mirecourt au contour; au dessus de la dentelle et marquant l'ourlet, un point anglais en soie grenat. Col brisé rabattu garni d'une dentelle surmontée d'un point anglais. Manche demi-pagode terminée par deux rangs de dentelle.

N° 9. *Col en velours avec collerette et jabot en batiste et dentelle.*

Un col montant en velours noir est découpé en dents aiguës, à son bord supérieur, avec plissé intérieur formant collerette. Un jabot en batiste de soie avec dentelle, à des pans plissés inégaux, serrés dans une traverse en velours noir.

N° 10. *Tournure en satin noir.*

Le tablier fuyant sur les côtés est garni, ainsi que le volant qui termine la tournure, d'une bande en satin brodée à l'anglaise et en soie. La tournure, formée de cercles d'acier, à des caoutchoucs intérieurs, qui se serrent à volonté par des boucles en acier.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



Un changement vient de se produire dans mon genre de vie; désormais, chère mère, il ne faut plus m'écrire au presbytère, mais à l'auberge du *Cheval-Blanc*. Ne croyez pas, au moins, que mon ami Alain se soit lassé de son hôte, ni que son hôte ait connu l'ennui sous son toit. Il était tout

désolé de me voir partir; mais il attend son évêque, qui vient confirmer les enfants, et j'occupais la seule chambre disponible du presbytère. J'aurais eu, d'ailleurs, une autre raison pour changer de domicile. La sœur d'Alain, qui va tenir sa maison, et qui était absente lors de mon arrivée, doit revenir

d'un jour à l'autre. Je la générais, évidemment.

» Mon brave ami, qui est trop simple pour dissimuler ses impressions, paraissait quelque peu effrayé à l'idée qu'elle me trouverait ici. A en juger par son embarras, cette sœur doit avoir un terrible caractère, et je pense qu'il se laisse docilement gouverner par ce tyran en jupons. Je regrette de voir notre intimité troublée par une vieille fille grincheuse. Vous ne sauriez imaginer ce que la simplicité de mon ami cache de profondeur. Quand il oublie sa timidité et se montre vraiment lui-même, quand, surtout, il aborde un de ces sujets qui font vibrer son âme tout entière, et s'élève dans les régions où il semble planer tout naturellement, et dont les hauteurs me causent une sorte de terreur mêlée de respect, ah! je reconnais en lui des éclairs de génie, et je comprends toute la beauté de cette nature qui s'ignore elle-même. Il n'a pas vu le monde, sa vie s'est à peu près écoulée dans une solitude, l'humanité lui est apparue d'une manière restreinte sous les traits de quelques pauvres paysans au cœur simple. Mais s'il n'a pu acquérir la science de la vie, il en a la *prescience*, la divination, pour ainsi dire. Je suis presque effrayé de l'étrange connaissance qu'il a du cœur humain: il n'en connaît les vices et les faiblesses que par *oui-dire*, et il saurait le diriger d'une main sûre. On dirait que les hauteurs dans lesquelles il habite lui ont révélé les abîmes, et lui, le solitaire à l'esprit tranquille, comprend et devine les malaises complexes et les souffrances mal définies qui peuvent accabler les hommes du monde. Il me fait voir la vie sous un jour nouveau, plus vrai, plus grand. Quoi qu'il arrive, chère mère, quoi qu'il puisse résulter pour mon bonheur des jours paisibles passés dans ce coin perdu, ils n'auront pas été inutiles pour tremper mon âme, et j'en garderai, je l'espère, un souvenir fécond.

» J'ai annoncé aux Fresnes qu'aimant passionnément la pêche et n'ayant d'ailleurs rien de mieux à

faire, je prolongerai mon séjour à Portzbihan avec l'espoir de vous y attirer. Clémentine a envoyé à l'auberge quelques meubles que mon hôtesse a acceptés avec empressement, car elle était honteuse de ses paillasses remplies de balle d'avoine, de ses lits clos et de ses bancs boiteux. J'ai donc une installation fort convenable, et le seul ennui que j'éprouve est d'entendre de trop près le tapage qui se fait, le dimanche, dans le cabaret situé au-dessous de moi.

» A bientôt, mère chérie. Je rabâche en vous demandant d'être patiente. Après tout, sais-je si je plais à Clémentine? Elle est simple, naturelle, aimable, mais elle est trop maîtresse d'elle-même pour laisser lire les sentiments qu'elle éprouve. Cependant son désir de vous voir est sincère. Qu'en dois-je augurer?... Répondez vous-même, je n'ai jamais été fat...

» Je vous embrasse tendrement et vous aime comme la plus chérie des mères.

» YVES DE LA FRESNAYE. »

X

Comme Yves, ayant jeté sa lettre à la poste, flânait dans le village en fumant son cigare, il entendit un bruit de roues et, tournant la tête, aperçut une des voitures des Fresnes sur la route de Quimper. Madame de Chaubelles s'y trouvait seule et partait évidemment pour le reste de la journée.

Yves résolut aussitôt de se rendre aux Fresnes.

Depuis son arrivée, c'était la première occasion qui s'offrait à lui de voir Clémentine seule. Madame de Chaubelles avait mis une sorte d'affectation à se trouver toujours entre eux, et si, jadis, elle avait paru à Yves aimable et amusante, elle lui semblait aujourd'hui détonner absolument sur ce qui l'entourait. Alors qu'il était en proie à un grave souci d'avenir, qu'il étudiait avec un peu d'anxiété le caractère légèrement énigmatique de sa cousine et qu'il se sentait, d'autre part, disposé à subir l'influence très saine et très calmante du milieu nouveau où il se trouvait, il lui était excessivement désagréable de se heurter à l'esprit moqueur et sceptique de la jeune veuve, et de voir tourner en plaisanterie les sentiments les plus sincères et les plus émus. De plus, il croyait s'apercevoir que les traits mordants de madame de Chaubelles étaient dirigés contre Clémentine. Elle s'amusait à ridiculiser le culte de la jeune fille pour son pays et pour sa race, critiquait amèrement la façon austère dont elle entendait la vie de château, et ne manquait pas une occasion de blâmer ce qu'elle appelait sa faiblesse pour son aïeul. Clémentine demeurait impassible sous ses taquineries multipliées, mais Yves se demandait quelle sorte de lien pouvait unir des natures si dissemblables. S'il eût été fat (il avait dit vrai en assu-

rant à sa mère qu'il n'avait point ce défaut), il aurait peut-être vu quelque intention matrimoniale toute personnelle dans l'obstination de madame de Chaubelles à demeurer en tiers avec lui et sa cousine, et dans les allusions piquantes qu'elle n'épargnait pas à la jeune fille.

Il fut reçu dans le petit salon de M. Barnette. Celui-ci se trouvait dans un de ses bons jours, et lorsque Clémentine parut, il sembla écouter la conversation avec intérêt, y mêlant de temps en temps un mot assez juste et parfois même spirituel.

« J'ai rencontré votre amie sur la route de Quimper, dit Yves après avoir répondu aux questions de la jeune fille sur la santé de sa mère.

— Elle doit y rester jusqu'à demain.

— Les Fresnes vont vous paraître vides : madame de Chaubelles est si remuante, si gaie ! »

Clémentine était incapable de parler contre sa pensée. Elle garda le silence, et M. Barnette tourna vers elle son regard soudain intéressé.

« Est-ce que nous dînerons seuls, Clémentine ?

— Oui, grand-père, à moins que mon cousin ne veuille bien rester avec nous... »

Yves s'inclina.

« Je suis bien aise qu'elle s'en aille ! dit vivement le vieillard. Est-ce qu'elle ne reviendra plus ?

— Mais si, cher père; elle doit rester avec nous jusqu'au mois de juillet, vous le savez bien.

— J'en suis fâché, répliqua-t-il d'un ton aigre. Elle te tourmente, Clémentine, je l'ai bien vu ! »

Les yeux de Clémentine rencontrèrent ceux d'Yves, et il crut y découvrir une légère expression de triomphe, comme si elle eût voulu lui faire constater la perspicacité de son grand-père.

« M. Barnette a raison, dit le jeune homme en souriant. Madame de Chaubelles a l'esprit caustique, et tous ceux qui l'approchent deviennent à leur tour ses victimes... Il est une réflexion que j'ai faite bien souvent à propos de votre intimité, ajouta-t-il.

— Laquelle ?

— Oh ! une réflexion très banale; je constatais à quel point les contrastes s'attirent.

— Oui, peut-être dans la première jeunesse, répondit-elle avec une certaine hésitation. Plus tard, on souhaiterait quelque similitude.

— Mais vous aviez revu souvent madame de Chaubelles depuis votre sortie du couvent ?

— Non, jamais... Vous-même, aviez-vous revu votre ami ?

— Pas davantage.

— Et... vous attendiez-vous à le retrouver tel qu'il est ?

— Je ne m'attendais pas à jouer si vivement ni à tirer un si grand profit de mon séjour auprès de lui, répondit gravement Yves. Je l'aimais beaucoup jadis; aujourd'hui, je l'aime toujours, et de plus, je le respecte. »

Clémentine étouffa un soupir.

« Vous, vous avez été désappointée, je le sais », reprit-il à voix basse.

Elle n'eut pas le temps de répondre; son grand-père se penchait vers Yves et secouait vivement la tête.

« Oui, oui, c'est une méchante femme, elle tourmente

Clémentine... Pauvre Clémentine ! Elle est si bonne, et personne n'est bon pour elle !

— Vous m'aimez bien, cher grand-père, dit-elle avec un sourire.

— Oh ! pauvre petite, pauvre enfant sans mère !... Quand je la vis pour la première fois, monsieur, dit-il, tournant vers Yves des yeux où brillait une flamme intelligente, elle avait cinq ans... Je n'avais pu, jusque-là, me résoudre à venir dans cette maison où était morte ma fille... ma fille unique... Eh bien, monsieur, on l'élevait toute seule, elle était encore vêtue de noir... C'est triste pour une enfant ! Et elle n'avait pas de poupée, monsieur ! »

Les yeux de Clémentine se mouillèrent, et, pressant la main du vieillard :

« Si petite que je fusse, dit-elle, je me rappelle votre arrivée, grand-père, et la caisse contenant des jouets merveilleux, et surtout, oh ! surtout, je me souviens que, moi qui n'étais jamais caressée, je pouvais en liberté grimper sur vos genoux, j'entendais des paroles de tendresse... Oh ! pour tout cela, je vous consacrerai ma vie, et je mourrais pour vous ! ajouta-t-elle avec un élan de passion aussitôt réprimé.

» Oui, continua-t-elle, s'adressant à Yves et désignant son grand-père d'un geste affectueux, c'est à lui que j'ai dû les gâteries et les joies de ma jeunesse, c'est lui qui m'écrivait patiemment chaque semaine, qui devinait mes désirs, et qui me parlait de ma mère, dont mon père gardait un souvenir jaloux et silencieux... Mon père m'aimait aussi, mais d'une autre manière, et sa sévérité m'a longtemps trompée sur sa tendresse très réelle.

— Ton père ne m'aimait pas, moi ! Cependant il chérissait ma pauvre Aurélie... »

Les yeux de M. Barnette s'attachèrent un instant sur le portrait d'enfant suspendu en face de lui, puis, tout à coup, sans transition, ils se ternirent et prirent une expression vague.

« Clémentine, dit-il d'un air étonné, il y a bien des jours que je n'ai vu ton père... »

La jeune fille laissa échapper un geste de découragement.

« Oui, grand-père, il y a longtemps qu'il est parti... Vous savez bien qu'il est allé retrouver sa chère femme perdue... »

Le vieillard fit un geste indécis et, renversant la tête en arrière, ferma les yeux pour dormir.

Clémentine se leva et, faisant signe à Yves de la suivre, descendit sous la véranda.

Elle garda quelque temps le silence. Ses regards étaient attachés avec une expression vague et douloureuse sur les massifs élégants du parc et sur les arbres de la forêt qui bornaient la vue de ce côté. Yves sentit une grande pitié pour elle. Avec sa fortune, sa beauté, son noble caractère, sa puissante intelligence, elle était peut-être la plus isolée des femmes du pays. L'unique affection à laquelle elle se rattachât était celle d'un vieillard à demi inconscient, dont la vie ne tenait qu'à un fil, et dont l'intelligence vacillante ne pouvait lui offrir le moindre appui. Son enfance, sevrée des baisers d'une mère, avait été triste et craintive, et l'épanouissement de sa jeunesse avait été glacé dans sa fleur par le froid contact d'un père misanthrope et malade. Était-il étonnant qu'elle-même semblât froide

et triste? Était-il étonnant que nulle gracieuse habitude féminine ne fût venue occuper et embellir sa vie? En ce moment même, elle se tenait immobile, inactive, sans paraître se douter qu'un travail manuel est de nature à émousser les souffrances de l'imagination.

Qui pouvait dire ce que serait une telle nature sous le rayonnement d'un peu de bonheur? Si indépendante qu'elle semblât, n'était-elle pas de celles qui deviennent malléables dès qu'un peu de tendresse les échauffe?

Oui, Yves avait pitié d'elle et se faisait presque violence pour ne pas lui offrir la protection, l'appui, l'affection dont elle avait besoin. Il lui parla de nouveau de son enfance, de son grand-père; elle se montra confiante, presque expansive, et nul ne sait vers quels engagements soudains les aurait entraînés cette paisible conversation, lorsque la cloche du souper les ramena en présence de M. Barnette.

La demie de huit heures sonnait quand Yves prit congé de ses hôtes pour retourner à Portzbihan. Clémentine l'accompagna jusqu'à l'extrémité de la pelouse avec son grand-père, dont un domestique poussait la petite voiture.

Chose singulière, étant donné l'égoïsme d'un grand nombre de jeunes hommes, et chose d'ailleurs tout à l'avantage d'Yves, il ne songeait pas à l'ennui d'avoir près de lui, s'il épousait Clémentine, ce vieillard infirme, à demi imbécile, et qui, cependant, lui inspirait toujours le même éloignement inexplicable.

Comme il s'enfonçait sous l'avenue sombre, il se retourna pour regarder le petit groupe demeuré derrière lui. Il faisait encore clair sur la pelouse, le ciel était empourpré de nuages dorés, et la taille élevée de la jeune fille s'enlevait sur ce fond lumineux, y dessinant une silhouette sombre. Elle dominait la petite voiture et même le domestique penché sur son maître, et le léger fichu qu'elle avait noué à son cou flottait au vent du soir.

Jamais elle n'avait semblé à Yves plus belle et plus attrayante, car le terrible isolement dont elle souffrait sans se plaindre lui prêtait justement ce quelque chose de touchant qui manquait à sa nature.

Il marchait lentement, tout rêveur. Décidément, il n'avait pas encore bien connu sa cousine; elle avait un cœur tendre et fier, et peut-être pourrait-il arriver avant longtemps à le conquérir... Oui, le sort en était jeté!... Sa mère lui avait trouvé la femme qui lui convenait, et si le sentiment qu'elle éveillait en lui n'avait rien de très romanesque, si elle ne réalisait pas tout à fait l'idéal qu'il avait rêvé, n'y avait-il pas beaucoup d'unions de ce genre plus heureuses que bien des mariages d'amour?... D'ailleurs il éprouvait pour Clémentine une sympathie sérieuse, presque tendre. Elle-même, sans laisser voir ses sentiments, le recevait affectueusement. Comme elle ne pouvait ignorer le motif de ses fréquentes visites, il lui eût été facile, si son cousin lui avait déplu, de l'éconduire sans brusquerie, mais d'une manière formelle.

Et puisqu'il était décidé, pourquoi attendre? Il écrivait à sa mère, et lui demanderait de le rejoindre à Portzbihan. Ce serait une démarche décisive, mais il était bien sûr de ne pas la regretter.

Il était déjà arrivé à l'extrémité de l'avenue, où les ténèbres s'amoncelaient lentement. La soirée était

belle, un doux murmure de feuilles se faisait entendre, et sur le ciel pâli se détachaient les masses imposantes des bois des Fresnes. Il y avait aussi pour Yves une sorte d'ivresse à embrasser d'un coup d'œil ce spectacle tranquille et grandiose, et à se dire qu'un mot peut-être lui assurerait la possession de ce beau domaine.

XI

Yves se demanda en arrivant devant l'auberge, qui touchait le presbytère, s'il n'irait pas voir son ami. Mais l'heure était avancée pour ce pays paisible, et presque toutes les lumières du bourg étaient éteintes. Il se décida à rentrer, et, ouvrant toute grande sa fenêtre, prit du papier et écrivit ces lignes :

« Chère mère, le sort en est jeté, venez à Portzbihan. Trop de roman pourrait bien gâter la réalité. Je veux être de mon âge, c'est-à-dire raisonnable; ma cousine me plaît, et je vous confie maintenant le soin délicat de découvrir si je lui plais aussi... »

Il s'arrêta après ce début rapide, et, allumant un cigare, il fut pris d'une envie irrésistible de respirer l'air à la fenêtre en songeant à cet avenir qu'il allait engager.

C'était encore le cimetière qui s'étendait en face de lui, et ses regards allèrent tomber sur les hautes pierres grises renfermant les dépouilles mortelles des la Fresnaye.

« C'est là que je reposerai peut-être un jour, se dit-il, non sans éprouver une impression légèrement glacée. Les châtelains des Fresnes n'occupent pas plus de place, dans ce lieu d'égalité suprême, que le mendiant sans feu ni lieu qui va se chauffer à toutes les cheminées et dormir dans la première grange venue... Je ne voudrais pas faire un mariage d'argent, la vie est trop courte pour qu'on l'entache d'une si grave erreur... Mais Clémentine me plaît... »

Il fuma, tout en rêvant, puis se sentit las et remit au lendemain la fin de sa lettre.

Quelque temps après, il était endormi, non du sommeil paisible ordinairement le sien après ses longues courses à pied ou à cheval à travers les bois et les grèves, mais d'un sommeil agité, plein de rêves confus.

Clémentine de la Fresnaye traversait chacun de ces songes. Mais, soudain, son image lui apparut avec une puissance de réalité surprenante... Ils se rendaient ensemble à cette petite chapelle de Quimper, dont Yves ignorait le nom, et où leur mariage devait être célébré. Par une de ces lacunes étranges qui se produisent dans les rêves, Yves cherchait partout sa mère, et il ne voyait, pour le conduire à l'autel, que madame de Chaubelles, vêtue de rouge vif et coiffée d'un grand chapeau au fond duquel étincelaient ses yeux moqueurs. Un prêtre, qui n'était pas le recteur de Portzbihan, parut alors à l'autel et montra d'un geste sévère des arbres luxuriants qui se balançaient devant les fenêtres ouvertes; Yves savait que ces arbres étaient ceux des Fresnes, que le regard du prêtre exprimait un reproche, et il se sentait coupable envers Clémentine. Mais à ce moment, l'orgue fit entendre des sons graves, et une voix pure s'éleva dans le silence... Cette voix, c'était celle de la chanteuse incon-

nue dont Yves avait un jour, en ce lieu même, entendu les accents... Il l'écoutait, immobile, son cœur battant d'émotion, et une sensation de bonheur calme inondant son âme... Il eut conscience, à ce moment, qu'il dormait, qu'il rêvait, et souhaita de rêver toujours... Mais un rayon de soleil, chaud et brillant, darda sur ses paupières... Il ouvrit les yeux... Tout s'était évanoui, il ne voyait autour de lui que les murs blanchis à la chaux de sa chambre, et les rideaux de perse envoyés par Clémentine, et suspendus à la fenêtre...

Tout s'était évanoui?... Non, chose étrange, le chant continuait toujours, et s'élevait, doux et suave, au-dessus des murmures d'oiseaux qui remplissaient le cimetière... Alors il rêvait donc encore?... Il se leva rapidement, inonda son visage d'eau fraîche, et reconnut sur la route les enfants de l'aubergiste qui lui souhaitaient bruyamment le bonjour en breton.

Comme il achevait en hâte sa toilette, les dernières notes du chant s'éteignaient dans un dernier accord d'harmonium.

Un harmonium... Qui en possédait dans le village, sauf son ami le recteur? Et qui pouvait chanter ainsi, sinon la sœur du recteur elle-même, cette vieille fille dont il redoutait l'arrivée, et à qui il prêtait d'avance mille petits défauts ridicules?

Une vieille fille! Non, c'était impossible; cette voix, était jeune et avait des inflexions presque enfantines...

Il ressentait de nouveau toutes les impressions qu'il avait éprouvées quinze jours auparavant; mais son émotion était plus vive encore, car l'inconnue était près de lui, et il allait la voir...

Comme il quittait sa chambre, ses yeux tombèrent sur la lettre commencée la veille. Il saisit la feuille de papier et l'ensevelit dans un tiroir entr'ouvert.

Quand, cinq minutes après, il franchit le seuil du presbytère, où le chant avait cessé, un spectacle tout à fait pittoresque s'offrit à ses regards. La porte de la

cuisine était, comme toujours, grande ouverte; sur la longue table de bois de sapin d'un blanc de neige, s'élevait une montagne de farine. Devant la table se tenait, le dos tourné à la porte, une femme de petite taille, mince et svelte, dont la robe de couleur claire disparaissait presque entièrement sous un immense tablier de toile blanche. Ses manches étaient relevées jusqu'au coude, et, en ce moment, elle cassait d'un petit coup sec quelques œufs dans un plat. Yves ne vit d'abord que sa taille arrondie, autour de laquelle s'enroulaient les blancs cordons du tablier, et la masse dorée de ses cheveux, relevés sur un cou fin et gracieusement penché. Mais le bruit de la porte qui se refermait fit retourner la jeune fille, et Yves aperçut un visage frais et aimable plutôt que régulier, qui, à l'apparition d'un étranger, se couvrit d'une rougeur soudaine.

« Mademoiselle Huel? dit-il, s'inclinant avec un sourire. Je regrette que mon vieil ami ne soit pas là pour me présenter... »

— Vous êtes M. de la Fresnaye? » interrompit la jeune fille, rougissant encore plus profondément.

La situation était pleine d'embarras. Dans son trouble, elle releva vivement une mèche de ses cheveux, et sa petite main enfarinée y laissa une trace blanchâtre. La vieille Annette, qui rentrait du jardin, vint à son aide.

« C'est l'ami de M. le recteur, mademoiselle, dit-elle, adressant à Yves un signe amical. Est-ce que vous voulez du café, monsieur? »

— Non, merci... Mais je ne veux pas déranger mademoiselle Huel, ni la troubler dans ses soins domestiques... le recteur est à l'église? »

— Il va rentrer, monsieur, dit la jeune fille, reprenant un peu de courage. Voulez-vous l'attendre dans le salon? »

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

ANAGRAMME

On me cherche le vendredi;
Je viens fort à point en carême;
Je suis des grands festins : par mon retard extrême,
Ainsi que Sévigné le dit,
D'un cuisinier français la tête se perdit.
Quelque peu transformée, on trouve en moi l'ombrage;
J'abrite les oiseaux et leur joyeux ramage;
Et, quand ils ne font plus entendre leur concert,
C'est moi qui vous égaie et vous chauffe l'hiver.
Dans les succès, par ma vaillance,
Dans les revers par ma constance,
Que le sort favorise ou trompe ma valeur,
De la France je suis l'honneur.

MOT CARRÉ

Là portière avait mis, dans son.... de paille.
Kock et Chateaubriand la grisette,....
Conduisant à l'école une rose marmaille,
Au.... tapageur rebelle à ses holà!
Quand elle eut enfermé ses marmots dans la classe
Elle flâna, causa, musa jusqu'à midi;
Puis rentra pour diner, confuse, rouge et lasse,
Autant qu'un criminel cherchant un....
Elle était absorbée et heurta sur sa route
Éparpillant le sel, un grand et neuf....
Le portier se fâcha. Il devinait sans doute.
« Parbleu! me direz-vous, ce n'était pas malin! »

B.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4408,
et le Patron découpé d'une polonaise à panier, figure 4, page 78, numéro du 10 mars.



962
Plastron en peluche, de la Scabieuse, 10, r. de la Paix.

Plastron en peluche orné d'un plissé fougère en dentelle perlée. — Une ruche en dentelle et un nœud en satin à l'encolure montante.

Col-fichu en dentelle et gaze. — Sur un col rabattu en tulle se chiffonne une dentelle qui fait col, et sous le bord se monte une grande dentelle qui descend, devant, en rabat plissé d'un large pli triple. Ce devant tombe sur un bouffant de gaze entouré de dentelle dont le bord reçoit une dentelle plissée et un pan; des perles fixent les plis.

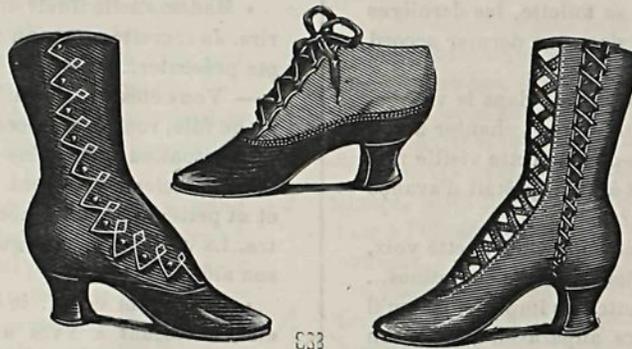


Col-fichu en dentelle et gaze, de la Scabieuse.

BOTTES ET SOULIERS

De la maison KAHN, 61, rue Montorgueil, ancienne maison Poivret.

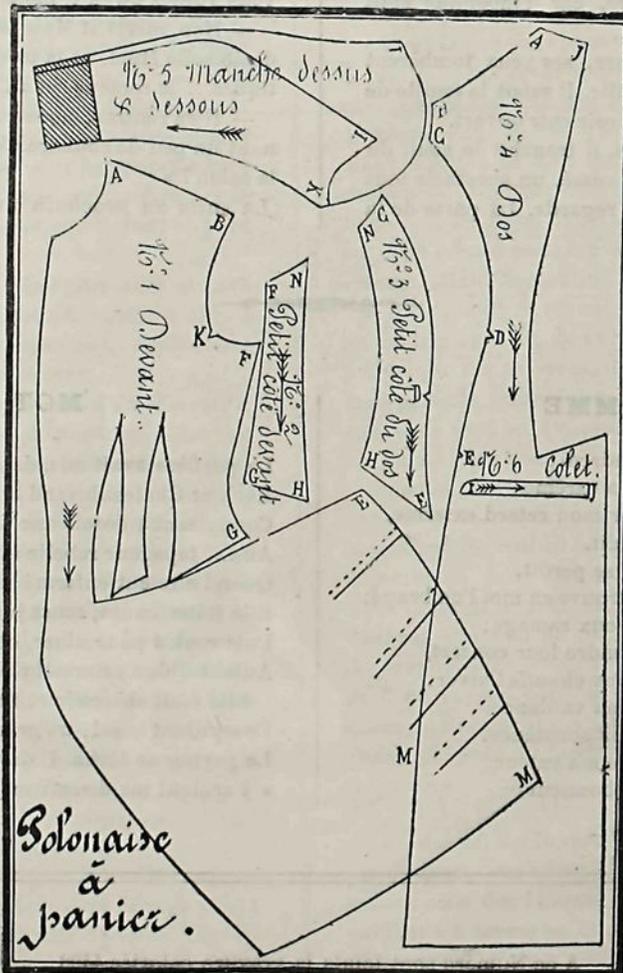
Envoi franco sur demande affranchie du Catalogue illustré.



Explication du patron découpé.

- 1, Devant de la polonaise.
- 2, Petit côté du dessous du bras.
- 3, Petit côté du dos.
- 4, Dos.
- 5, Manche, dessus et dessous, avec le parement. Ces deux derniers indépendants au patron 6, Collet.

Tailler le patron n° 4, dos, sur un mètre soixante-dix centimètres de longueur, en comptant de l'encolure, la longueur du papier ne suffisant pas pour donner celle de la tunique complète. Réunir les différentes parties en suivant la pose des patrons telle qu'elle est indiquée sur le détail tracé. La couture qui réunit le panier au lé de derrière s'arrête à la lettre M, qui correspond à la coche du patron découpé. Faire les pinces et la couture transversale, qui joint le panier au corsage, et passer le fer sur celle-ci pour l'aplatir. Relever le côté



Détail tracé du patron découpe.

par quatre plis creux marqués à la roulette, plis qui correspondent à ceux du détail. Col montant en velours; à la manche, parement assorti au col. Pour draper la tunique, on mesurera soixante-cinq centimètres à partir du bord inférieur; à cette hauteur, faire six plis plats, un peu espacés; à cinquante centimètres plus haut, former d'autres plis que vous assujettirez, après avoir rabattu l'étoffe pour former une coque sur les plis déjà faits et qui sont en dessous. Faire ceci de chaque côté; briser le milieu pour faire comme deux coques. Le surplus de l'étoffe, au dessus de la coque, fera le pouf; on le chiffonnera en le ramenant vers la taille en forme de traverse. Les lés de derrière ne sont pas réunis à partir du signe marqué au détail; du signe au bord inférieur, il faut mesurer trente centimètres. Ce modèle emploie quatre mètres soixante-dix centimètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur.